

TRIBUNE DE GAUX



La Lorraine la sidérurgie et les hommes

ÉLECTRICITÉ DE FRANCE

CHANGEMENT DE TENSION : OÙ EN EST LE PASSAGE DU 110 V AU 220 V ?

Le changement de tension communément appelé passage « du 110 V au 220 V » (alors qu'il s'agit, pour être précis, d'un relèvement de la tension sur les réseaux de distribution d'électricité, de 127/220 volts à 220/380 volts) présente un double avantage :

— Pour l'usager, il permet d'augmenter la puissance possible sans qu'il soit nécessaire d'entreprendre systématiquement des travaux sur le branchement. Par ailleurs, tous les pays du Marché commun ayant adopté le « 220 V » — à l'exception de l'Angleterre — la plupart des appareils électro-domestiques sont prévus pour fonctionner désormais sous cette tension.

— Pour le distributeur, il n'exige que peu d'interventions sur les ouvrages. Réserves faites des remises en état que peut imposer en tout état de cause leur vétusté, les lignes sont alors utilisées sans être modifiées, avec une capacité triple dans le cas le plus général.

Les travaux sur les réseaux se limitent donc à la modification du couplage des transformateurs ou à leur changement, et au remplacement éventuel du compteur chez l'usager.

L'ADAPTATION DES APPAREILS ÉLECTRO-MÉNAGERS

L'adaptation des appareils électro-ménagers à la tension 220 V représente la plus grosse part des dépenses d'E.D.F. relatives au changement de tension.

En effet, les clients ne supportent aucuns frais pour l'adaptation (ou l'échange lorsqu'il n'y a pas d'autre solution) de leurs appareils. Ceux-ci sont recensés préalablement à l'opération de changement de tension : ils sont adaptés ou changés aux frais d'E.D.F. à condition qu'ils soient la propriété du client et qu'ils fonctionnent correctement.

Bien entendu, si le client accepte de prendre à sa charge la différence de prix, un appareil ancien peut être échangé contre un appareil neuf de même modèle ou plus perfectionné.

BILAN DES OPÉRATIONS DE CHANGEMENT DE TENSION SYSTÉMATIQUES

Les opérations ont commencé en 1953, dans les zones rurales ou semi-urbaines, où les réseaux aériens étaient plus saturés que les réseaux des grandes villes.

A l'heure actuelle, près de 90 % de la clientèle basse tension sont alimentés en 220 V. Sur l'ensemble des usagers qui sont encore alimentés en 110 V, 40 % se trouvent dans la région parisienne. Il faut encore une dizaine d'années avant que tous les clients parisiens puissent être desservis en 220. Toutefois, les dispositions « compteur bleu » permettent au client domestique qui le souhaite, moyennant un forfait de 100 F ou 200 F, de ne pas attendre le changement systématique.

En 1977, E.D.F. consacrera 160 millions de francs au changement de tension.



Revue mensuelle publiée par le Réarmement moral. Le reflet d'une action mondiale visant au changement de la société par le changement de l'homme. L'actualité vue dans cette perspective.

Responsable de la publication : Jean-Jacques Odier. Rédaction et réalisation : Paul-Emile Dentan, Jean-Marc Duckert, Catherine Dickinson-Guisan, Philippe et Lisbeth Lasserre, Danielle Maillefer, Daniel Mottu, Philippe Schweisguth, Evelyne Seydoux.
Administration et diffusion : Rose Algrain, Nancy de Barrau, Jean Flaux, Hélène Golby, Marcel Seydoux. Société éditrice : Editions, théâtre et films de Caux S.A. Imprimerie : Corbaz S.A., Montreux.

ABONNEMENTS ANNUELS (12 numéros) :

France : FF 40. Suisse : Fr. s. : 24.—. Belgique : FB 380. Canada : \$ 10.—. Autres pays par voie normale : FF 45 ou Fr. s. 30.—. Pays d'outre-mer, par avion : FF 55 ou Fr. s. 32.—. Prix spécial étudiants, lycéens : FF 20 ; Fr. s. 15.— ; FB 200. Verser le montant de l'abonnement : France : à la Tribune de Caux (68, bd Flandrin, 75116 Paris), par chèque bancaire, ou au CCP 32 726 49, La Source, Suisse : à la Tribune de Caux, CCP 10 - 253 66, Lausanne, Belgique : au Réarmement moral, 297, rue Salzinnes-les-Moulins, 5000 Namur, CCP 000-057 81 60-40 — Bruxelles (avec la mention « abonnement Tribune de Caux »). Canada : par chèque bancaire au nom de « Tribune de Caux », 387, chemin de la Côte Ste-Catherine, Montréal, Québec H2V 2B5. Zone franc d'Afrique : par mandat de 2750 francs CFA (abonnement avion) ou 2250 francs (par voie maritime) à la Tribune de Caux (68, bd Flandrin, 75116 PARIS), CCP 32 726 49, La Source, France.

Reproduction des articles autorisée avec mention d'origine



Rêve

M. Tyson, chef adjoint de la délégation américaine à la commission des droits de l'homme de l'ONU, avait-il reçu quelques encouragements de la Maison-Blanche ou s'est-il avancé un peu trop ? On ne le saura sans doute jamais. Toujours est-il que les regrets qu'il a exprimés pour l'intervention américaine au Chili nous changent de la diplomatie traditionnelle où, comme chacun sait, personne n'a jamais tort.

On se plaît à imaginer un nouvel art des relations internationales où les Etats, découvrant la confiance que suscite une vague de franchise, rivaliseraient de zèle en la matière. L'URSS regretterait sincèrement son coup de pouce dans la Tchécoslovaquie de 1968 ; Cuba s'excuserait d'avoir voulu se mêler des affaires angolaises ; la France... Mais halte-là : il faudrait alors recycler les diplomates. L'incident est clos, mais il nous a au moins permis de rêver.

Contagion

« Vous qui êtes honnête avec le fisc... » Ainsi s'intitulait, il y a quelques mois, l'encadré

Couverture : les hauts-fourneaux de Sacilor à Jœuf (cliché WENDEL-SIDELOR)

dans lequel la *Tribune de Caux* annonçait son enquête sur l'honnêteté fiscale et demandait à ses lecteurs leur témoignage. Ces quelques mots ont suffi pour mettre en route un jeune Français : stimulé par cet appel, puis par un séjour à Caux, il a eu le courage de remettre en ordre, avec le notaire et les autres personnes concernées, un achat qui s'était réglé en partie normalement, en partie « sous la table ».

Une fois accompli cet acte de restitution, ce jeune homme retrouva aussitôt joie de vivre et liberté. « Maintenant, avoué-t-il, je chante au travail, même le lundi matin, à la grande surprise de mes collègues. »

Un autre abonné à la *Tribune de Caux* a, me raconte-t-on, après lecture du dossier sur l'honnêteté fiscale, ajouté à sa déclaration de revenus une somme qu'il avait bien eu l'intention d'omettre.

Le changement auquel tous aspirent, c'est souvent la contagion du vécu qui le déclenche. Et ces deux exemples montrent à tous ceux qui se plaignent des journalistes que cette contagion peut être aussi le fait de la parole écrite.

Méridien.

A TRAVERS CHAMPS

« Regardez ailleurs... »

par Philippe Schweisguth

Chargés de l'exploitation agricole de leur abbaye, ces deux moines bénédictins rencontrés au Concours agricole de Paris éclataient de joie de vivre... Pourtant, les terres de leur coin du Poitou sont loin d'être fertiles et ce n'est sans doute pas dans de grosses récoltes qu'ils trouvaient leur contentement. Ce n'est pas davantage une hausse de leur salaire — puisqu'ils n'en ont pas — ou de leur niveau de vie — puisqu'il est immuable — qui leur fendait la bouche jusqu'aux oreilles.

Il n'est d'ailleurs pas indispensable d'être moine pour remplacer la revendication et l'amertume par la reconnaissance et la joie.

Un paysan de la Loire qui a commencé sur neuf hectares avant d'en louer trente, déclare à un de ses amis : « Nous sommes des privilégiés sous plus d'un angle... » Malgré les longues années de maladie de sa femme, malgré le coût des études de ses six fils, malgré la sécheresse de l'été dernier, il écrit : « Les agriculteurs ne sont pas plus à plaindre que bien d'autres... Regardez ailleurs toutes ces angoisses, pertes d'emploi ou réemplois à un salaire inférieur, changements de région alors que beaucoup se sont endettés pour se procurer une maison... »

« Regarder ailleurs », c'est ça... Ensuite liquider la pitié de soi, maîtriser l'inflation des désirs, parvenir à la gratitude.

La Lorraine la sidérurgie et les hommes

La sidérurgie lorraine est en difficulté. Le gouvernement a proposé, une fois de plus, un plan de sauvetage. Qu'en pensent les premiers intéressés, c'est-à-dire les ouvriers et les cadres lorrains ? Charles Danguy, qui s'est entretenu avec quelques-uns d'entre eux, nous livre ici leurs réflexions.

La presse écrite et parlée a abondamment traité de la crise de la sidérurgie européenne affectant l'emploi et les horaires de travail de 150 000 métallurgistes. Les causes économiques des difficultés actuelles ont été exposées de même que les solutions envisagées. Elles passent presque toutes par un processus en deux temps : le premier, appliqué depuis deux ans, consiste en une série d'interruptions d'activités (chômage conjoncturel avec perte de salaire) ; le deuxième se traduira dans les années à venir par une suppression massive d'emplois. En Lorraine, le plan prévoit la disparition de 14 000 emplois, en trois ans, sur un total de 80 000 salariés (y compris les mines de fer). Si l'on sait que la suppression d'un emploi dans ce secteur entraîne la mise au chômage d'un à trois travailleurs dans les autres secteurs d'activité, on se rend compte de l'ampleur du problème.

Déjà en 1965, puis en 1967 et 1971, des crises avaient secoué le monde sidérurgique, tout spécialement en Lorraine. Les conséquences des fusions de sociétés intervenues en 1968 nécessiteront la restructuration de toute une partie de l'activité sidérurgique. Il peut être intéressant, pour les lecteurs de la **Tribune de Caux**, de se reporter à l'article sur la Lorraine publié en janvier 1972, qui garde toute son actualité. L'activité économique lorraine a toujours été tournée vers l'industrie lourde (charbon, fer et sidérurgie) qui compte aujourd'hui encore 113 000 personnes. Tout en jouant un rôle primordial pour la reconstruction de la France, cette industrie lourde a d'ailleurs été le premier secteur

de l'économie d'après-guerre à s'intégrer dans une structure européenne au sein de la CECA, fruit des efforts d'hommes comme Monnet, Spaak, Adenauer et Schuman.

Depuis une quinzaine d'années, la Lorraine a entrepris l'amorce d'un véritable redéploiement industriel pour combler la diminution des emplois. Les investissements effectués pour moderniser l'outil de travail n'apportent cependant pas de gains sur le plan de l'emploi. La construction en cours d'une aciérie va, paradoxalement, supprimer 600 postes de travail, des installations anciennes, fortes en main-d'œuvre, étant remplacées par des ateliers très automatisés. Aussi, malgré les efforts continus (parfois freinés par les options politiques) des organismes responsables du redéploiement, les créations d'emplois sont loin d'atteindre les prévisions : 9000 entre 1971 et 1975 pour 50 000 prévus.

L'incertitude

Il ressort clairement que la sidérurgie ne jouera plus, à l'avenir, le rôle moteur qui lui était propre depuis des décennies. Dans ce contexte dominé par l'incertitude, quelques ménages lorrains se sont retrouvés pour parler de la situation, dans l'écoute et le respect de la pensée de l'autre. Ils sont étroitement liés à ce secteur de l'économie par leurs professions et leurs responsabilités tant syndicales que politiques.

B. T., mécanicien : « Pour comprendre le contexte lorrain, il faut remonter assez loin. La phase actuelle est la conséquence d'une époque où la Lorraine était, quoi qu'en pense un journaliste du **Nouvel Observateur**, privilégiée sur certains points par son statut social et par l'habitat. Mais les patrons de la sidérurgie, la famille de Wendel en particulier, n'ont pas évolué avec le temps et n'ont pas admis qu'on puisse penser différemment d'eux. Leur force économique les poussait à prendre toutes les décisions ; ils tendaient ainsi à dominer la vie de la région, jusqu'à la politique, où l'on constate maintenant un vide complet. On était au service des patrons. Ceux-ci, pour éviter toute concurrence de salaires, ont bloqué l'implantation d'industries complémentaires. Il faut dire quand même que les gens recevaient un salaire honnête, par le biais, il est vrai, des heures supplémentaires, avec une présence à l'atelier de 14 à 16 heures par jour. Comme nous habitons autour des usines, la vie était rythmée par le « gueulard », annonçant le début et la fin des postes de travail. »

A cette époque, chaque usine avait ses habitudes, ses échelles de salaires, sa mentalité. Cet esprit un peu trop « boutique », comme le dit B. T., subsiste encore de nos jours et n'a pas facilité certaines mesures prises dans le cadre des restructurations de ces dernières années.

C. B., ingénieur : « Les cadres avaient une mentalité bien à eux ; par exemple, j'ai été embauché en 1966 pour étudier les possibilités de compression de personnel. Mais je me



Dans les aciéries SACILOR : un opérateur aux commandes du four OLP

suis heurté à une certaine incompréhension de la part des chefs de service, car ceux-ci mesuraient l'importance de leurs services uniquement à celle des effectifs. »

B. T. : « On cherchait avant tout à garder les gens dans son usine, de père en fils. Mon père travaillant à Jœuf, il était impensable que j'aie travaillé à Homécourt, une usine pourtant toute proche de notre domicile. C'était l'époque où M. de Wendel serrait la main des gens! Il y avait le patron... »

C. C., technicien : « Aujourd'hui, il y a des patrons... »

B. T. : « ... qui sont des financiers, aux intérêts diversifiés, siégeant le plus souvent à Paris, et des directeurs qui sont des exécutants. Héritiers de ce contexte, les gens ont été mal préparés à comprendre et à accepter les mesures prises depuis 1967 pour le regroupement des diverses activités sidérurgiques. Certains ont même été traumatisés. Les changements de lieu de travail, de collègues de bureau, d'habitat ou de cadre scolaire ont bousculé toute une population. »

G. S., ingénieur : « Eprouvés par tant de changements, les gens ont une nette tendance à rester sous le « parapluie » de la sidérurgie, malgré l'avenir incertain, plutôt que de saisir la première occasion pour partir. Si, en 1971, on comptait environ 3500 départs naturels par an, en 1976, le chiffre était tombé à 800. »

Le consensus

W. P., ouvrier d'entretien : « Le moment est venu de penser aux quinze à vingt ans à venir. La crise de la sidérurgie s'explique parfaitement si on la projette dans une perspective mondiale. Où va se situer l'Europe dans l'ensemble du processus industriel ? Pour répondre à cette question, nous devons instituer une véritable concertation Etat-Patronat-Syndicats, dans un esprit exempt d'intérêts particuliers et politiques. »

B. T. : « Peut-il y avoir réellement dialogue alors que les intérêts des gens ne sont pas les mêmes ? »

B. Z., fonctionnaire C.E.E. : « Un consensus est nécessaire. Dans le cas de la création de la Communauté européenne, trois hommes (Schuman, Adenauer et de Gasperi) ont acquis une confiance mutuelle de fait par leur unité de foi. Alors qu'aujourd'hui, à part les traités économiques, il ne reste pas grand-chose de cette confiance. »

B. T. : « J'ai mes convictions chrétiennes. Dans l'échange avec les marxistes et les



Chargement du four Kaldo à l'usine de Gandrange (Moselle)

athées, nous devons rechercher les vraies valeurs humaines si nous voulons élaborer ensemble des solutions. On touche là au problème de l'éducation, donc à celui de notre comportement et à celui de l'enseignement. Ce dernier n'est pas assez relié à la vie pratique. Les enfants connaissent mal la profession de leur père, surtout dans le milieu ouvrier. La présentation de l'orientation professionnelle amène les jeunes à se tourner vers des carrières nécessitant des études, mais n'apportant pas toujours l'épanouissement. Je peux dire que j'ai trouvé pleine satisfaction dans mon métier. C'est un point important. »

J. M. A., mère au foyer : « J'habite dans une cité proche des usines. J'entends les gens parler. Chacun réagit en fonction de lui-même ; par exemple, en cas de grève, les femmes sont d'accord pour que le mari des autres suive le mouvement, mais pas le leur ! »

L'assommoir

Dans toute cette évolution, chacun est poussé à réagir selon son intérêt ou celui de son groupe. L'annonce des mesures envisagées a fait l'effet d'un assommoir, sans pour autant surprendre ; la région était consciente des difficultés. De ce fait, elle aurait souhaité bénéficier d'une meilleure information sur les démarches préliminaires. Elle se sent blessée dans sa dignité ; on agite beaucoup de chiffres et de statistiques, mais que devient l'homme au milieu de tout cela ? Pour aider les responsables du pays à prendre conscience de la situation, les élus locaux et régionaux du bassin sidérurgique et minier sont allés à

Paris. Peu après, le gouvernement dévoilait son plan : négociations Etat-sidérurgie sur les aspects financiers de l'aide publique ; aide spécifique à la reconversion (seulement 120 millions de francs !) ; crédits pour les zones industrielles et les voies de communication ; négociations syndicats-patronat sur les modalités de suppression d'emplois.

« Un catalogue usagé. » Ce titre de l'éditorial du **Républicain lorrain** traduit bien les réactions au lendemain de la publication du plan. L'éditorialiste ajoute : « La lecture de ce document est très étonnante. A peu de choses près, certaines des mesures sont identiques à celles qui furent annoncées lors de la crise de la sidérurgie en 1971. (...) Aujourd'hui, il faut se rendre à l'évidence. Seule la mise en place d'un véritable plan de reconversion évitera une catastrophe économique. (...) A constater la faiblesse des moyens mis en œuvre, les Lorrains pourraient être appelés à se demander si certaines de leurs qualités ne sont pas devenues aujourd'hui des défauts. En effet, le montant des crédits accordés à une région semble être aujourd'hui inversement proportionnel au calme de ses habitants. Tout compte fait il vaut mieux être Corse que Lorrain, viticulteur que sidérurgiste. »

M. A., électricien : « La faiblesse des plans gouvernementaux successifs réside dans leur objectif : ils apportent une aide financière à des emplois condamnés à longue échéance, au lieu de permettre des investissements importants en aval, favorisant la création d'emplois. »

B. T. : « Lors de la fermeture d'une des premières installations, en 1969-70, nous avons mis sur pied, à quelques-uns, un projet visant à créer une activité nouvelle qui avait



Lorraine, terre d'accueil. Un ouvrier immigré travaille au train continu à fil (SACILOR)

le mérite, à notre avis, d'avoir une application régionale répondant à un besoin précis, tout en utilisant des produits sidérurgiques. Par sa technologie avancée et l'expérience acquise dans la région, cette activité aurait trouvé des marchés à l'extérieur. Soumis à l'autorité compétente, ce projet a été refusé, malheureusement. »

Lors de la crise de 1971, les réductions d'emplois avaient été partiellement absorbées par la mise en place de la semaine de 40 heures et la quatrième équipe au feu continu. D'où la suggestion actuelle d'introduire une cinquième équipe, ce qui, sur le plan de l'emploi, aiderait à passer le cap. Mais sur le plan de la compétitivité, elle mettrait la Lorraine en plus mauvaise posture, sans résoudre le fond du problème. Une telle décision devrait être prise au niveau européen (semaine de 37 heures et demie contre 40 actuellement).

M. A. : « La révolte risque de gronder dans la rue d'ici un an si des milliers de gens se trouvent sans débouché, surtout parmi les jeunes ; certains seront heureux de pouvoir cultiver leur jardin ou de construire leur maison, mais la majorité se sentira meurtrie d'être traitée ainsi. Est-il moral d'agir de cette façon ? »

C. C. : « J'ai entendu des gens dire autour de moi qu'ils seraient prêts à laisser leur place, ou à faire moins d'heures, avec toutefois des garanties financières valables, si cela pouvait favoriser l'embauche des jeunes. »

G. S. : « Parler d'investissement pour diversifier l'économie de la région est facile, mais pratiquement, comment s'y prendre ? Parmi les actions possibles, il faudrait faire un inventaire global des secteurs complémentaires de la sidérurgie et des autres grands

secteurs afin de déterminer la possibilité d'élargir leurs rôles de fournisseurs et de prestataires de services et de réduire les importations qui se font dans ces domaines. »

Les solutions restent donc à définir et leur mise en place prendra du temps. Si certains préconisent la nationalisation, d'autres suggèrent une prise majoritaire de l'Etat, car il est juste, disent-ils, que ce dernier ait un droit de regard sur son argent. « De toute façon, dit M. A., la sidérurgie devient un service public, car le pays ne peut s'en passer. » Les patrons se tournent vers l'Etat, car ils estiment qu'il porte une part de responsabilités dans le marasme financier actuel : durant les bonnes années, il a imposé le blocage des prix, obligeant la sidérurgie à emprunter pour ses investissements ; puis, lors de la restructuration, il a fait pression pour limiter les réductions d'emplois, ceci à une époque où le réemploi aurait été bien plus aisé qu'actuellement.

M. A. : « Il faut éviter toute démagogie. Le référendum organisé par le parti communiste sur la nationalisation s'est déroulé dans des conditions qui lui enlevaient toute authenticité ; on votait à la sortie des usines, dans la rue ; n'importe qui pouvait voter plusieurs fois. »

B. T. : « Les solutions résident dans la capacité des gens de se remettre en cause en permanence. Personne ne détient l'entière vérité. Celle-ci naît d'une écoute réciproque. Il est important que d'un côté comme de l'autre, nous soyons prêts, dans un esprit exempt de préjugés, à accepter les propositions constructives, même celles venant de la partie adverse. »

Cette remise en cause demande aussi le partage des responsabilités et la confiance.

Un employeur de la région a perdu, du jour au lendemain, 30 % de son chiffre d'affaires ; il convoque son personnel, lui fait part de la situation tout en lui demandant ses idées. Celles-ci sont aujourd'hui mises en application avec le concours de chacun. Ainsi le cap a pu être franchi. Un autre chef d'entreprise, en accord avec son épouse, décide de diminuer son salaire, dans un esprit d'équité avec son personnel. Mentionnons aussi cet employé qui, malgré les moqueries de ses collègues, paie scrupuleusement chaque appel téléphonique privé fait sur les lieux du travail, ainsi que les fournitures. Ce sont peut-être de petites choses, mais elles ont le mérite d'exister.

La Lorraine a déjà traversé d'autres crises dans son histoire. Les événements forgent le caractère des hommes. C'est une garantie pour l'avenir, la meilleure, quoi qu'en pense telle banque parisienne qui, sollicitée pour un emprunt par un industriel lorrain qui a réussi la diversification de sa production, lui a répondu : « La mise en place de concours financiers à des entreprises lorraines est très mal vue en ce moment. » (*Républicain lorrain*, 10 mars 1977.)

L'enjeu

Vivre en Lorraine fait prendre conscience d'être au cœur de l'Europe et d'en partager ses difficultés actuelles. Ses habitants, y compris ceux venus par nécessité, et ils sont nombreux, aiment leurs vallées parfois usinières, parfois boisées, et leurs hauts plateaux à l'aspect rude ; aussi ont-ils été blessés par une analyse superficielle publiée par un journaliste du *Nouvel Observateur*. Serge Bonnet écrit à ce sujet dans le *Républicain lorrain* du 29 décembre 1976 : « Il y a eu selon les lieux et le temps, du meilleur et de l'exécrable dans le passé. Il est préférable de se renseigner avant d'écrire... » Le Lorrain, d'une apparence un peu austère au premier abord, sait donner son amitié à qui lui fait confiance.

Au moment où nous écrivons ces lignes, les négociations dont il est question plus haut sont entamées. Une partie de l'enjeu se joue donc autour de celles-ci. L'autre partie se joue dans la volonté de chacun de se mettre à l'écoute de l'autre sans idées préconçues et d'aborder la négociation dans un esprit d'honnêteté et de service. Une telle crise peut soit approfondir les fossés, soit créer des liens entre tous, condition préliminaire pour qu'une communauté fraternelle naisse dans cette région. Ainsi pourront se mettre en place des solutions originales.

Charles Danguy,

Le Japon et l'Europe

par Jens Wilhelmsen

Le Japon est la deuxième puissance économique du monde. Le niveau de vie de sa population est monté en flèche. Les dirigeants des syndicats d'extrême-gauche admettent que l'écart entre les différentes classes sociales a considérablement diminué. C'est peut-être ce qui explique la stabilité apparente de la société nipponne. Le même parti politique détient le pouvoir depuis la fin de la guerre.

On peut cependant se demander si cette stabilité est solidement ancrée. A mon avis, l'orgie de consommation, qui est la marque du Japon d'aujourd'hui, recouvre un vide spirituel. N'est-ce pas aussi ce que recouvre cette frénésie des Japonais pour le travail ? J'ai été stupéfait de la cadence à laquelle se fait le travail dans les chantiers navals que j'ai visités, ce qui semblerait prouver le dicton selon lequel les Japonais vivent pour travailler tandis que les autres travaillent pour vivre.

La plupart des Japonais accordent peu d'importance à leurs religions traditionnelles, le shintoïsme et le bouddhisme. Les chrétiens, quant à eux, ne représentent qu'un demi pour cent de la population. Le marxisme n'est pas solidement implanté : l'organisation étudiante *Zengakuren*, dont les responsables étaient communistes dans les années cinquante, est aujourd'hui aux mains des modérés.

En Scandinavie, nous sommes en train de nous rendre compte que la société de consommation ne répond pas aux aspirations de l'homme, et que la vie perd son sens dès qu'elle ne possède pas de base spirituelle. Le Japon en est au même stade. Il est significatif que ses habitants se soient donné un surnom ironique, celui « d'animal économique ». Mais ce vide spirituel n'existera pas éternellement. Les Japonais vont choisir une idéologie et le monde entier en sentira les conséquences.

J'ai toujours été frappé par le sentiment qu'ont les Japonais de leur isolement par rapport au reste du monde. Cela tient peut-être à leur insularité, peut-être aussi aux difficultés que présente leur langue. L'histoire montre qu'un peuple qui se sent coupé des autres choisit plus facilement une mauvaise direction. Il importe donc que les autres pays

accueillent le Japon dans la famille des nations. L'influence des Etats-Unis au Japon est considérable. Mais bon nombre des Japonais que j'ai rencontrés souhaiteraient plutôt une collaboration plus étroite avec l'Europe.

Le conflit de la construction navale

Durant mon séjour, la première page des journaux était surtout consacrée au conflit entre l'Europe et le Japon sur la question de la construction navale. Au cours des entretiens que j'ai eus avec cinq directeurs de chantiers navals, j'ai pu constater la prudence de leurs commentaires et le souhait, discrètement exprimé mais fortement ressenti, que l'Europe fasse davantage pour aug-

menter sa compétitivité dans ce domaine. Ils me firent aussi remarquer que des accords nippo-européens qui répartiraient les commandes futures perdraient leur sens si les pays dont l'industrie navale est en plein essor comme la Corée du Sud, Taïwan et Singapour, n'y participaient pas également.

Que le Japon soit appelé à réduire sérieusement le volume de son activité de construction navale, tous l'admettent. Un dirigeant syndical des chantiers estime qu'une telle reconversion est possible sans provoquer des bouleversements économiques et sociaux trop importants. Il est bon que les chantiers navals diversifient leur production. A Kobé, par exemple, aux chantiers Mitsui, la construction navale proprement dite ne représente plus que 40 % de la production.

Si le conflit des chantiers pouvait être réglé harmonieusement, un rapprochement serait possible entre le Japon et l'Europe.

Selon Marx, la concurrence entre les pays capitalistes ne peut que les condamner à s'entredéchirer. Il faut bien reconnaître que, dans les relations internationales, solidarité et souci de l'autre et de ses problèmes sont pratiquement inexistantes. (On peut dire, sans hypocrisie, que les relations entre les pays communistes ne sont pas meilleures.)

Fin page 15

LU... VU...

Musique silencieuse

Ce qui caractérise notre temps, c'est l'inextricable mélange de propagande, d'idéologie, et de préoccupations morales. Il aboutit à un tintamarre où toutes les perspectives sont faussées et où chacun crie très haut les paroles de la chanson de la liberté, tout en écoutant tout bas la musique de ses choix passionnels.

Il faut tâcher d'écouter un peu plus loin... La façon qu'a chacun de traiter ses adversaires est peut-être un bon indice de cette musique silencieuse...

Jean d'Ormesson,
Le Figaro.

Art et mystère

Les masses exigeraient, paraît-il, un art qui dise tout à tout le monde et tout de suite. C'est oublier que les chefs-d'œuvre les plus populaires ont été en même temps les pro-

ductions les plus mystérieuses, les plus riches en arrière-plans, celles qui réalisent ce miracle d'être à la fois simples, proches, familières et complexes, lointaines, profondément étranges.

Edmond Beaujon dans le *Journal de Genève* à propos du centre Beaubourg.

Structures et démocratie

La situation en Union soviétique fournit au mouvement syndical et socialiste une nouvelle occasion de réfléchir sur ce fait essentiel qu'il ne suffit pas de changer les structures économiques pour modifier les rapports sociaux et plus encore le mode d'appropriation des moyens de production pour donner naissance à une « démocratie nouvelle ».

Extrait de la déclaration du bureau de la C.F.D.T. sur l'exercice des libertés dans les pays de l'Est.

Vivre avec autrui, cet art difficile

**Théophile
et Pierre
Spoerri**

Pourquoi avons-nous besoin de maîtriser cet art ? Parce que le monde est ce qu'il est. Or le monde est ce qu'il est parce que nous sommes ce que nous sommes. *Le monde, c'est nous.*

A la source de tous les maux se trouve le fait que nous détruisons le monde et la vie elle-même par notre soif de profit, notre appétit de consommation, notre désir de nous faire valoir, notre sinistre penchant pour la violence. L'ère de bien-être dans laquelle nous vivons nous a habitués à ne penser qu'à nous-mêmes, à ne nous occuper que de nous-mêmes. Nous croyons que nous pouvons nous en tirer sans l'autre. Nous avons désappris à parler l'un avec l'autre, à vivre l'un avec l'autre. Voilà pourquoi — et c'est pour l'individu comme pour l'humanité dans son ensemble, une question de vie ou de mort — il nous faut apprendre l'art de vivre avec autrui avant qu'il ne soit trop tard. *L'art de vivre avec autrui*, une formule dont chaque terme est essentiel.

L'art

L'art est fait de deux éléments : la *technique* et l'*inspiration*. Pour apprendre à jouer du piano, il faut une formation technique très exacte : la lecture des notes et l'exercice des doigts exigent discipline, persévérance, sacrifices de temps, victoire sur soi-même. Vient alors l'autre aspect de l'art, qui est bien plus que la technique : l'inspiration. Sous nos doigts naît une mélodie qui vient de loin, d'au-delà de nous-mêmes, comme d'un autre monde.

Il y a hélas ! ceux qui en restent à la technique. Ils connaissent toutes les règles, mais l'essentiel leur échappe : la musique. Car on ne peut pas forcer l'inspiration : elle vient, ou ne vient pas. Mais elle vient à ceux qui ont fait tout ce qui était en leur pouvoir et qui, arrivés à la limite de leurs capacités, attendent patiemment ce qui viendra de l'au-delà de cette limite.

Extrait du livre *Die Kunst mit dem Andern zu leben* (chapitre : *Der Kern der Sache*), de Théophile et Pierre Spoerri, Herder Verlag, Fribourg en B., 1975. Texte traduit de l'allemand par Philippe Lasserre.

L'autre

L'autre est tout simplement celui qui est *autre* que nous, autre que ce que nous voyons en lui, *autre* que ce que nous désirons qu'il soit, *autre* que ce qu'il se sait lui-même. Il est si particulier, si unique, qu'il lui faut toute sa vie pour se découvrir. Accomplir pas à pas ce qu'il y a de particulier en lui sera le sens, le bonheur de sa vie.

Plus je vois l'autre tel qu'il est, plus j'apprends à me voir tel que je suis, tel que je suis autre, ce qu'il y a en moi de particulier, d'unique. L'homme croît à côté de *l'autre*. Pour voir autrui, pour me voir moi-même tels que nous sommes l'un et l'autre, il faut aussi recourir à une technique : gestes de courtoisie, règles de politesse, égards et surtout respect.

Le mot *respect* vient du latin *respicere*, *respectum*, ce qui signifie : « se retourner et s'immobiliser pour bien voir quelqu'un », et aussi : « être attentif à l'autre ».

Respecter autrui veut donc dire que je ne vois pas ce qu'il y a de différent, ce qui m'irrite, ce que je voudrais corriger en lui, mais qu'au contraire je cherche à voir les éléments particuliers qui font de lui ce qu'il est.

Parmi ces éléments qui font de chacun ce qu'il est se trouvent les limites qui sont, elles aussi, définies et propres à chacun. On s'irrite souvent de voir l'autre — ou de se voir soi-même — atteindre ses limites. Car on déteste être limité. C'est la raison pour laquelle l'homme cherche toutes sortes d'artifices pour rester dans ses limites, pour être le maître à bord, pour tout contrôler, y compris l'autre, l'autre être et l'autre objet.

Alors il fait violence aux êtres et aux choses.

Pourtant, ce qui peut arriver de mieux à un être humain, c'est qu'il découvre ses limites, qu'il les atteigne. Car c'est parvenu à ses limites qu'il distinguera ce qu'il est lui-même de ce qu'est l'autre, qu'il s'ouvrira à ce qui est autre chez l'autre. C'est à cet instant qu'il se verra tel qu'il est, qu'il verra l'autre tel qu'il est. Car cette limite, c'est la fenêtre d'où il pourra voir le monde et par laquelle il pourra laisser le monde entrer en lui. Alors ses yeux se décilleront et il saisira la particularité propre des êtres et des choses.

Cette compréhension de la particularité des êtres et des choses, nous en avons d'autant plus besoin que la tendance du jour consiste à vouloir tout égaliser, tout

manipuler. Seul le respect des particularités de l'autre pourra mettre un terme au dangereux gaspillage des choses et apporter une guérison aux conflits mortels qui entredéchirent les hommes.

Plus encore : c'est ici qu'intervient un phénomène qui va bien au-delà de la technique. A l'horizon de nos limites, là où nous acceptons de rencontrer l'autre, peut se manifester, comme venant de l'autre versant, d'un autre monde, quelque chose qui vient à nous, qui est différent de tout au monde, une inspiration, une intervention, une clarté, une force, qui peut réorienter notre vie. Nous touchons alors du doigt le secret le plus intime de l'existence humaine.

La vie

La vie est mouvement, un mouvement qui suit une direction. Toute vie est perpétuel dépassement d'elle-même. Déjà l'objet inanimé possède un « plus » : la chaise, la table se dépassent elles-mêmes en rendant service à l'homme. Quant à l'atome, nous avons fait l'expérience terrifiante de la force explosive par laquelle se manifeste son « dépassement » et nous essayons d'en utiliser l'énergie inépuisable. (...)

Chez l'homme, ce dépassement de soi revêt une signification spéciale : vivre dans la ligne de tension qui se crée entre ce qu'il est et *ce qu'il doit être*.

Un *devoir* qui n'est pas imposé de l'extérieur, mais qui est établi en son être intérieur, qui le pousse à l'accomplissement de sa vie : « Deviens ce que tu es. »

L'homme court toujours le danger de s'agripper comme à une proie à ce qu'il est, à ce qu'il a atteint. L'*avoir* devient alors plus puissant que l'*être*, le *quantitatif* plus pesant que le *qualitatif*. « Rien n'est plus contraire à l'homme que de suivre le chemin qui le conduit à lui-même », dit Hermann Hesse dans son *Demian*. Suivre le chemin qui conduit à soi-même implique que l'on s'aventure dans l'inhabituel, dans la terre vierge, dans le secret de la vie. Mais celui qui atteint ses limites apprend que ces limites sont, elles aussi, mouvement. A chaque pas en avant s'élargit l'horizon. A chaque recul, il se rétrécit.

Un autre phénomène encore se produit chez l'homme parvenu à ses limites, le phénomène le plus mystérieux de l'existence humaine : la conversion.

L'homme découvre que, depuis le commencement, chacun de ses pas a été déterminé par ce qui vient de l'autre côté de ses limites. La conversion veut dire que le mouvement fondamental de la vie ne se fait plus du bas vers le haut, mais du haut vers le bas, non plus de l'en-deçà vers l'au-delà, mais de l'au-delà vers l'en-deçà, non plus de la terre vers le ciel, mais du ciel vers la terre, non plus de l'homme vers Dieu, mais de Dieu vers l'homme.

Toutes les religions connaissent ce mystère de la conversion. Chez Jésus de Nazareth, celle-ci a revêtu des circonstances assez particulières : la venue du Royaume appelle la conversion : « Le royaume de Dieu est proche, convertissez-vous. »

La vie entière de Jésus a été une conversion, une descente vers les profondeurs : se tournant délibérément vers le monde, il a servi son prochain et s'est donné aux autres en sacrifice, dans la souffrance et jusqu'à la mort. Pourtant, la destination finale de tout ce qui se passe, c'est la venue du royaume de Dieu, un événement si puissant qu'il dépasse notre entendement. Car à ce moment-là toutes les barrières tombent. « Il fait lever son soleil sur les méchants et sur les bons. » Un événement qui est en même temps aussi proche et aussi exact que la croissance d'une graine, que l'administration d'un bien.

Nous ne pouvons en aucune façon imposer la venue du royaume, mais nous pouvons la retarder. Renoncer à ce qui nous empêche de participer à la venue du royaume n'est pas un exercice obligatoire de pénitence, c'est la voie ouverte à la connaissance de nous-mêmes. Renoncer à soi-même, c'est faire le premier pas vers l'accomplissement de soi. « Celui qui veut sauver sa vie la perdra, mais quiconque perd sa vie à cause de moi la sauvera... »

La conversion

La conversion implique que l'homme se libère de l'emprise de l'affirmation de soi, de la justification de soi. Dès qu'il suit son appel, il n'a plus à se comparer à l'autre ni à être jaloux de lui. Il n'a plus d'efforts à déployer pour s'élever au-dessus des autres. Car la force qui vient de l'autre côté met en éveil ses dons créateurs les plus profonds.

Son attitude dans le monde est maintenant tout autre. Toute créature qui vient vers lui vient de Dieu. Il ne se trouve plus aux prises avec elle, il ne l'exploite plus à ses fins, il ne s'impose plus à elle. C'est au service des autres qu'il accomplit la vocation que Dieu lui a prescrite. C'est en cela que consiste dans toute sa plénitude l'art de vivre avec autrui. Or cet art exige une technique dont la précision et la finesse ne peuvent être atteintes que par de longues heures de pratique quotidienne. Car ce qui semble être un exercice facile pour la main est en réalité une opération où se joue la vie, où la moindre maladresse risque d'entraîner mort d'âme. Ce qui nous ramène à nouveau au moment de l'inspiration, de la conversion, quand une force invisible, qui vient de bien au-delà de nous-mêmes, nous saisit et nous transforme. L'inspiration se nomme alors *amour*, non seulement amour-sentiment mais amour-action : action de Dieu, action de l'homme.

S'il est vrai que le monde est ce qu'il est parce que nous sommes ce que nous sommes, cela veut dire qu'il peut être changé par notre changement.

Ce chemin vers un monde nouveau que nous cherchons tous, que nous venions de la droite ou de la gauche, de l'Ouest ou de l'Est, du Nord ou du Sud, il commence en chacun de nous — le chemin du monde nouveau n'est rien d'autre que le chemin de l'homme nouveau.

Ma fille se drogue... Que faire ?

Lela et Karl Jackson vivent modestement avec leurs quatre enfants à Minneapolis, dans l'Etat du Minnesota. Très unis, ils discutent ensemble une fois par semaine de leur budget et des questions que chacun se pose.

Une des filles, Kathy, se marie et commence des études. Brusquement, sa plus jeune sœur, dont elle est très proche, meurt à 19 ans d'une tumeur au cerveau. Kathy ne parvient pas à surmonter son chagrin ; à la différence de sa mère, elle ne peut même pas recourir à Dieu car elle ne croit pas en Lui. Revenue à l'université, elle traverse une grave dépression, seule, sans personne qui puisse l'aider ou la comprendre. Elle se met à fumer le hachisch. Un jour elle essaie le LSD. Ce premier « voyage » lui laisse une impression extraordinaire : la vie et la mort lui sont révélées. En essayant en vain de retrouver cet état, elle tombe dans l'esclavage de la drogue. Abandonnant ses études, elle dérive d'un groupe hippie à l'autre, son mariage se disloque.

« Viens avec nous »

La mère de Kathy, Lela, reçoit rarement des nouvelles de sa fille, mais elle sait que Kathy se drogue. Les recherches qu'elle fait faire à la police s'avèrent inutiles : « Il y a tant de jeunes qui disparaissent ainsi », lui dit-on. « Puis un soir, raconte Lela, le téléphone sonne chez nous : c'est Kathy, de San Francisco ; elle donne son adresse et raccroche. Je saute dans le premier train pour faire les 3500 km qui me séparent de San Francisco. Au bout du voyage, je trouve une vieille baraque dans un quartier misérable ; dans la chambre de Kathy, en tout et pour tout, un matelas crasseux à même le sol.

« Des mots ne feront rien pour Kathy, je le sais. Des jeunes entrent dans la chambre. Moi, je prie de toutes mes forces, assise sur le matelas. Eux ne me quittent pas un instant des yeux. Mon cœur saigne en les voyant. Un jour, quand Kathy prend sa dose, j'éclate en sanglots. Je ne peux pas en

supporter davantage. Hors d'elle, Kathy me lance : *Et tu oses venir me dire ce que je dois faire.* Je n'avais pas même ouvert la bouche.»

Karl rejoint sa femme à San Francisco. Un seul coup d'œil sur l'installation de sa fille et il explose : « Kathy, je ne resterai pas dans ce trou une minute de plus. Si tu veux nous voir, viens maintenant avec nous. » A la surprise de ses parents, Kathy répond : « D'accord. » Les trois vont passer quelques jours dans une maison qu'on leur a prêtée.

Ce soir-là, Lela sent que Dieu la met au pied du mur : « C'est la peur et non la foi qui dirige ta vie. La peur te paralyse. Kathy doit choisir elle-même sa façon de vivre. Tout ce que tu peux faire, c'est de la laisser libre ; elle doit faire son choix. » Le lendemain matin, Lela se sent tout autre. Elle ne veut pas perdre encore une fille. Mais elle possède maintenant une autorité qui ne vient pas d'elle-même. « Nous n'essaierons plus jamais de te retrouver, dit-elle à Kathy. Si tu veux nous voir, choisis entre notre façon de vivre et la tienne. » Kathy fond en larmes, elle qui jusque-là était restée dure comme la pierre. Pendant les trois jours qui suivent, un vrai dialogue s'établit entre la jeune femme et ses parents. Kathy redevient elle-même, tout en se justifiant. Au moment du départ, elle se jette au cou de ses parents : « Je suis si contente de votre visite. » Lela et Karl lui répètent que si elle veut leur téléphoner elle peut toujours le faire à leurs frais.

« Merci d'avoir cru en moi »

Bientôt c'est une fois par semaine que Kathy appelle ses parents. Elle essaie de renoncer à la drogue. Lela n'a plus peur, tout en étant consciente que sa fille court le danger du suicide. Les coups de téléphone sont pour Kathy comme une bouée de sauvetage : Lela lui raconte ce qui se passe à la maison et lui exprime son affection. Elle a décidé de ne plus penser ni dire quoi que ce soit de cynique, et de croire à la possibilité d'un miracle.

Comme le veut une tradition américaine, il y a toujours des lys chez les Jackson au moment de Pâques. Ils envoient le plus beau d'entre eux à Kathy qui leur répond par retour du courrier : elle a renoncé à la drogue et à la vie hippie ; elle a trouvé une chambre et la première chose qu'elle y a mise, c'est le lys parfumé. Kathy ajoute : « C'est comme si j'avais marché dans la vallée de l'ombre de la mort et que j'ai été ramenée à la vie. Merci d'avoir cru en moi, alors que personne n'avait cet espoir, même pas moi. » Lela s'agenouille pour remercier Dieu.

Par la suite, contrairement à ce qu'elle craignait, Kathy découvre que ses facultés n'ont pas diminué. Elle prend un travail pour payer ses études et décroche son diplôme.

« Il doit y avoir beaucoup de parents comme nous », se dit Lela. Elle essaie de les atteindre. « J'ai loué un local, puis j'ai mis une annonce dans le journal. La première semaine, dix personnes sont venues, la deuxième trente-cinq. Ils sont sympathiques. Mais brisés par ce qui leur est arrivé. Il faut qu'ils sachent qu'ils ne sont pas seuls, et qu'ils peuvent triompher de leurs sentiments de honte et de culpabilité. Peut-être sont-ils eux-mêmes esclaves de la boisson, du tabac ou d'autre chose. S'ils s'en affranchissent, ils redonneront peut-être espoir à leur fils ou à leur fille, même s'ils ne ramènent pas leur enfant dans la bonne voie. »

Ce qui compte : ne pas juger

Cette entreprise prend tant d'ampleur que les Jackson sont débordés. Les services de Santé, conscients de l'importance de ce travail, le prennent en charge. Une association se fonde pour les parents de drogués sur le mode des *Alcooliques anonymes*. Ce n'est que la première de ce genre.

Certains jeunes, parmi lesquels des drogués, veulent connaître personnellement les Jackson. Pour les recevoir, Lela et Karl invitent d'autres jeunes. Ils parlent de la mort de leur fille Heidi, et montrent le ravissant portrait qu'ils ont d'elle ; les cœurs s'ouvrent.

« Ce qui compte avant tout, que ce soit avec des drogués comme Kathy, ou avec des parents désespérés, conclut Lela, c'est de ne pas juger. On peut parler aux autres avec beaucoup de franchise lorsqu'on se voit tel qu'on est, vulnérable et démuné. Si la peur, le désir de tout diriger ou la tentation de biaiser reprennent le dessus, alors le pire est à craindre. »

(D'après un récit de Daga Jonzon, avec l'autorisation de « Ny Värld », Stockholm.)

AMÉRIQUE :

Etre indien aujourd'hui

Les choix d'un couple militant

L'histoire des Indiens d'Amérique a failli être celle de l'extermination d'une race. Ils étaient près d'un million lorsque les premiers explorateurs posèrent le pied sur ce qui deviendrait un jour les Etats-Unis d'Amérique. Trois siècles et demi plus tard, la maladie, la disette et les guerres contre l'envahisseur les avaient réduits à 250 000. Aujourd'hui, leur nombre atteint à nouveau le million.

Isolés dans leurs réserves, réduits à vivre des subsides accordés par l'Etat américain, les Indiens ont longtemps paru résignés à n'être qu'un vestige du passé. Depuis une dizaine d'années, pourtant, une nouvelle génération de militants a surgi, décidés à ne plus subir. Rick et Flora McArthur en sont des représentants typiques. Mon mari et moi les avons rencontrés à Caux et pendant cinq jours ils nous ont invités à partager leur vie et celle de leurs fils Shilo et Wamblika à Minneapolis, un important centre industriel du Middle West.

Yeux en amande, longs cheveux noirs, retenus en queue de cheval chez Rick, les McArthur nous ouvrent toutes grandes les portes de leur foyer. Dans un coin de la salle de séjour, une vitrine brillamment éclairée abrite quelques objets traditionnels : un épi de maïs, une couverture, une plume d'aigle — l'oiseau sacré chargé par le Grand Manitou de veiller à ce que les Indiens ne s'éloignent pas de la « voie rouge » — et une touffe de l'herbe destinée à nettoyer la pipe sacrée présente dans toutes les cérémonies religieuses. Wamblika, deux ans, fait trembler les meubles, juché sur sa motocyclette miniature. Shilo, son frère aîné, nous observe en souriant derrière sa bouteille de coca-cola.

La vie chez les McArthur est spontanée et détendue. Les heures de repas varient, on mange quand on a faim. Les amis défilent sans s'annoncer et parlent longuement autour d'une tasse de café.

Ce foyer simple mais confortable reflète mal la somme de souffrances que ses occu-

pants ont traversées durant leurs vingt-six premières années. Ils ont connu l'enfance difficile des minorités élevées entre deux cultures. Nés dans des réserves, ils sont placés dans des lycées d'Etat en ville. L'anglais est la seule langue autorisée, les enfants blancs se moquent de leur étrange apparence. Pour fuir ce monde hostile, ils font l'école buissonnière. Rick complète son éducation secondaire en maison de correction. Flora de même. Tous deux se marient avant leurs vingt ans à des Américains blancs et divorcent peu après. Ils interrompent leurs études universitaires à mi-chemin et le désarroi les pousse à boire.

« La voie rouge »

Jusqu'ici leur histoire est tristement banale. Mais les McArthur ne lâchent pas prise. Rick participe en 1972 à la création du mouvement AIM (American Indian Movement). Il sera profondément influencé par l'exemple de ses camarades. « J'ai appris à marcher sur la voie rouge, dit-il, à fumer la pipe sacrée et à écouter le Grand Esprit. A vivre selon ce qui est juste et non ce qui est facile. » Flora, de son côté, fréquente les réunions d'information organisées par AIM. Les deux jeunes rebelles se rejoignent dans leur désir de renouer avec le passé pour changer le présent. Ils seront mariés à l'indienne par un homme-médecin (*medicineman* : guérisseur ? sage ?) au sommet d'une colline sacrée, leurs mains croisées sur le calumet. Après la cérémonie, ils remettent, selon la coutume, leurs biens les plus précieux à leurs amis. « Car il est juste, lorsqu'on est heureux, de partager son bonheur avec autrui. »

Avec AIM, Rick participe à certaines actions tapageuses, telles l'occupation du Bureau des Affaires indiennes à Washington et celle de la réserve de Wounded Knee. « pour faire connaître la cause indienne ». A Minneapolis, il organise un service d'assistance



Rick et Flora McArthur

légale, un service de logement, des tournées d'information. Mais il est vite convaincu que pour traiter avec la majorité blanche sur un pied d'égalité, les Indiens doivent se libérer de la tutelle des programmes fédéraux d'assistance. Le taux de chômage varie entre 40% et 50% parmi les Indiens de la ville. En 1973, il abandonne son poste de permanent à AIM pour la Metropolitan Economic Association ; cette institution, financée par des hommes d'affaires de Minneapolis, a pour but d'encourager minorités noires et indiennes à monter leurs propres affaires. Rick aide ceux qui viennent le consulter à établir un budget, à tester la rentabilité de leur projet et à obtenir des fonds de lancement. Une entreprise de construction, plusieurs sociétés de camionnage, un atelier d'appareils orthodontiques, deux magasins d'artisanat indien, un restaurant voient le jour. « First Street Station » le restaurant, très à la mode, est sans doute la plus spectaculaire de ces réalisations. Son propriétaire, un Apache de vingt-huit ans, y emploie cent personnes.

Mais Rick ne se contente pas de ces résultats ; il y a trois mois, il quitte son emploi. L'Institut de Technologie du Michigan désire lancer sur le marché un nouveau modèle de palettes industrielles servant au transport de marchandises. Rick décroche le contrat parmi quarante-six autres candidats. Pour le remplir, il s'est assuré la collaboration de deux tribus : les Sioux du Dakota construiront l'usine et fourniront la main-

d'œuvre, les Chipewas du Minnesota achemineront le bois nécessaire à la fabrication des palettes.

Rick est également le président du Conseil d'administration du Centre américain indien (Native American Center). Le Centre est logé dans un imposant bâtiment de bois et de béton conçu par un architecte indien et financé par des fonds fédéraux. Avec son amphithéâtre, sa cour intérieure réservée aux expositions, son gymnase, son service d'assistance sociale et son programme d'éducation continue, il sert de point de ralliement à la nation indienne. Nous sommes invités à un *powwow*, réunion traditionnelle, spectacle émouvant de danses ancestrales rythmées par les mélodées et par le son des tambours. Jeunes et vieux se joignent à la fête, chatoyants dans leurs habits de plumes et d'étoffes brodées. On sent un peuple heureux d'être enfin chez lui.

Flora McArthur parle peu, mais ce n'est pas par manque de conviction. Ses silences reflètent sans doute la dureté de ses jeunes années. Elle veut un avenir meilleur pour ses enfants. Elle a travaillé pendant un an à l'Ecole rouge, un des sept établissements scolaires fondés par AIM dans le pays. Il s'agit d'assurer la transmission de la culture indienne et d'offrir une solution de rechange aux jeunes Indiens qui sont incapables de s'intégrer à l'école américaine. Shilo est un des 120 élèves de l'Ecole rouge. Il y apprend à lire et à compter, mais aussi à connaître



J. Azzopardi

« Respecter le cercle de la vie »

l'histoire d'Anishinabe, l'homme originel, et à parler l'ojibway, sa langue maternelle. Chaque journée commence par une réunion de prière dans la salle de méditation toute tapissée de bois.

« Notre Mère la Terre »

« J'ai grandi dans la haine et la méfiance du blanc, me dit Flora. Mais heureusement, depuis dix ans, les autorités ont compris que la coercition n'est pas le meilleur moyen d'aider les jeunes Indiens ; plus personne n'est envoyé, comme moi, en maison de correction pour avoir fait l'école buissonnière. Des programmes d'aide ont été mis sur pied. » A Caux, l'année dernière, Flora a découvert avec étonnement que d'autres, des blancs même, avaient souffert davantage que son peuple. Elle a décidé d'ouvrir son cœur au sort d'autrui, de tolérer les chrétiens et leur foi qu'elle rejetait violemment. « Si, dans ma langue, le mot *wasichou* signifie à la fois homme blanc et cupide, j'ai appris à Caux que ces deux termes ne sont pas toujours synonymes », conclut-elle.

Mais Rick n'a-t-il pas peur de devenir pareil aux *wasichous* à force de se battre sur le même terrain qu'eux ? « Les affaires ne font pas partie de notre mode de vie traditionnel, mais l'indigence non plus, rétorque-t-il. Bien que tous les Indiens ne pensent pas comme moi, je crois qu'il est possible de réconcilier nos croyances, notre sens du partage, notre amour de la nature avec la vie dans une société industrielle. L'essentiel consiste à respecter le cercle de la vie, à rendre à notre Mère la Terre ce que nous lui prenons. D'ailleurs, chaque fois que je laisse ma convoitise l'emporter, j'aboutis à l'échec. Je passe beaucoup de temps à maîtriser cette tendance de mon caractère. »

La force du Grand Mystère

A la recherche de valeurs stables dans un monde en mutation, les McArthur sauront-ils faire fructifier leur héritage indien ? L'ancienne prière sioux inscrite sur un des murs de l'Ecole rouge les guide dans leur quête : « Ô Grand Mystère, écoute-moi. Je suis petit et faible. J'ai besoin de ta force et de ta sagesse. Fais que je ne me sente pas supérieur à mon frère, mais que je combatte mon plus grand ennemi, moi-même. Rends mes oreilles attentives au son de ta voix. De sorte que lorsque ma vie pâlit comme le soleil à son coucher, mon esprit monte à toi sans honte. »

Catherine Dickinson-Guisan.

le
**GUIDE
PRATIQUE
1977
DU
VOYAGEUR
SNCF**
est paru...

demandez le
dans les gares et les
agences de voyages.
il est gratuit...

SNCF

L'éducation d'un Européen

Un professeur suisse revient d'Inde et d'Océanie

Nous avons rendu compte, dans notre dernier numéro, de la conférence internationale qui s'est tenue au début de janvier en Nouvelle-Zélande et qui a permis notamment à deux peuples minoritaires de se rencontrer : les Indiens d'Amérique du Nord et les Maoris de Nouvelle-Zélande.

Professeur, quelle a été pour vous l'impression dominante ressentie à cette conférence ?

Manifestement, la présence de ces cinquante Indiens du Canada et des Etats-Unis et leur rencontre avec les Maoris de Nouvelle-Zélande. Cela a donné sa couleur à cette conférence dès la séance d'ouverture marquée par la cérémonie d'accueil offerte par les anciens des Maoris aux chefs indiens d'Amérique. Mais plus que cela, nous avons senti, durant toute la durée de notre séjour en Nouvelle-Zélande, cette présence des Indiens d'Amérique — présence physique, présence sensible de leur culture, de leur expérience historique, douloureuse. Etant donné le nombre peu élevé des Indiens, il est facile aux gouvernements de les aider assez substantiellement. Mais on ne peut empêcher que les moyens mis à la disposition des Indiens soient transformés en alcool, que ces gens perdent leur raison de vivre, et le moral qui devrait les soutenir.

La plupart de ces chefs nous ont paru conscients de leurs responsabilités envers leur peuple. Je pense que nous avons eu affaire à des hommes de premier ordre, qui cherchent réellement à créer dans leur tribu des bases d'existence autonome et économiquement indépendante.

Quelle impression retirez-vous des Maoris ?

La première impression, toute extérieure, est celle d'un peuple parfaitement intégré. Les Maoris ont su se faire respecter des Anglais, au cours du siècle dernier, en leur opposant une résistance farouche. Mais lors des deux guerres mondiales, ils ont combattu aux

Le professeur Werner Stauffacher, de la Faculté des lettres de l'Université de Lausanne, qui a participé à cette conférence avec sa femme et avec leurs voisins, M. et M^{me} Strahm, et qui a séjourné par la suite en Australie et en Inde, a bien voulu répondre à nos questions.

côtés des Anglais et, en 1944, leur bataillon s'est comporté héroïquement en Italie et des centaines de jeunes Maoris ont laissé leur vie au Mont Cassin.

Aujourd'hui, les Maoris sont ouvriers et paysans. Les mariages avec des Européens sont fréquents. Mais, sur l'arrière-plan de franchise et d'ouverture qui est celui d'une conférence du Réarmement moral, nous avons entendu des témoignages montrant que beaucoup d'entre eux se sont sentis parfois mis à la deuxième place et pas considérés tout à fait comme des citoyens à part entière, dans les écoles notamment.

Ce fond d'expérience commun a créé la base de cette rencontre historique entre Maoris et Indiens d'Amérique du Nord, même si les situations respectives ne peuvent pas être comparées. Pour les Indiens, les Maoris ne sont pas des étrangers, mais des frères. Ils pouvaient donc se parler sur un pied d'égalité. L'apparence extérieure est d'ailleurs si semblable qu'on ne les distingue pas les uns des autres, si ce n'est par les costumes.

Les Aborigènes d'Australie étaient-ils représentés ?

Oui, par Reg Blow, dont vous avez publié la déclaration dans la Tribune de Caux de mars. Il a insisté sur un avenir qui doit être celui de tous les hommes, chacun devant recevoir la possibilité de se développer pleinement selon sa dignité d'homme.

Quant aux Indiens d'Amérique, ce contact avec le peuple aborigène leur a permis de se rendre compte qu'il existe une minorité au monde encore plus mal traitée qu'eux, en plus mauvaise posture, menant une existence encore plus marginale.

A la suite de la conférence, vous avez, paraît-il, parcouru la Nouvelle-Zélande avec les Indiens d'Amérique du Nord ?

En effet. Nous avons été reçus dans les *marae*, ces centres communautaires où les Maoris se retrouvent et d'où s'affirment leur identité et leur culture. Il faut savoir en effet qu'au début du siècle ils étaient en voie d'être résorbés. Ils n'étaient plus que 80 000. C'est donc un peuple qui a dû faire un effort pour s'affirmer. Sa recherche d'identité a d'ailleurs été appuyée par le gouvernement. Aussi bien sont-ils aujourd'hui 250 000 et représentent-ils 8 % de la population de la Nouvelle-Zélande.

Quant à ces *marae*, on les retrouve dans chaque village maori, et dans les quartiers urbains où ce peuple est fortement implanté. Ces centres sont tous construits selon le même modèle. Autour d'un grand terrain herbeux, des bâtiments décorés traditionnellement par des sculptures sur bois, peintes en rouge. Elles représentent la plupart du temps un guerrier armé de sa lance et tirant la langue, ce qui est, chez les Maoris, le geste cérémonial de défi. A l'intérieur de la construction, un grand espace, où cinquante à soixante personnes peuvent aisément passer la nuit sur des paillasses. C'est ce que nous avons fait, dans une atmosphère qui me rappelait un peu celle d'un camp scout. C'est d'ailleurs pendant cette période que la glace s'est rompue entre les Européens présents et les Indiens d'Amérique du Nord.

Dans chaque *marae* se déroulait toujours la même cérémonie : l'accueil par un guerrier menaçant, puis des discours, généralement trois, dont la longueur indiquait le respect que l'on voulait témoigner aux hôtes venus de l'extérieur. C'est là qu'est intervenu un premier élément d'éducation pour l'Européen que je suis : constater à quel point la génération âgée était à l'honneur parmi les Maoris. Les tribus sont toujours représentées par des hommes âgés. De même la femme la plus âgée avait toujours la place d'honneur. Et, généralement parlant, c'était des personnes âgées, hommes et femmes, qui assuraient l'accueil.

Puisque nous abordons ce thème de l'éducation d'un Européen, quels en ont été les autres éléments ?

Ce sont les Indiens d'Amérique du Nord qui me les ont fournis. Tout d'abord ceux-ci ont le sentiment d'appartenir à un pays et de ne pas considérer que le pays leur appartient. Cela m'a fait beaucoup réfléchir. Les Européens sont en effet arrivés au seuil de ce siècle avec l'impression que le monde

entier leur appartenait, avec tout ce qu'il contient : la nature, mais aussi les gens. Là, nous avons à renverser la vapeur. Nous devons nous demander non seulement à quel pays nous appartenons, mais à qui nous appartenons ! A Dieu, au monde, sans doute. C'est une autre relation qui doit s'instituer entre nous et le monde, entre nous et les autres.

Un élément supplémentaire m'a été transmis par l'un de ces chefs, lorsqu'il déclara au cours de notre rencontre finale : « The least can give the most » — ce que je traduis par « le plus démuné a le plus à donner ». Vérité paradoxale pour un Suisse. Il est à mon avis relativement facile pour nous, dans notre pays, d'accepter l'idée de l'honnêteté absolue et d'essayer de la vivre, mais n'est-il pas beaucoup plus difficile de vivre sans aucun droit ? Je me suis rendu compte durant ce voyage, à plusieurs reprises, combien j'insistais sur mes droits et les plaçais avant mes relations avec les gens.

Pour les Maoris comme pour les Indiens, au-delà du folklore ou de la simple recherche d'identité, il y a eu la découverte, notamment chez les seconds, d'un esprit de mission. C'est peut-être la première fois dans leur histoire récente que les Indiens d'Amérique se sont rendu compte qu'on avait besoin d'eux. C'est important aussi pour les aborigènes d'Australie, qui doivent également dépasser la simple défense de leur identité et apprendre à se considérer comme un élément essentiel de l'avenir du continent australien.

Vous êtes revenu en passant par l'Inde. Que pouvez-vous nous en dire ?

Ce fut un dernier volet de mon éducation d'Européen. L'Inde, c'est le choc d'être plongé dans la réalité que vous savez. En même temps, j'ai eu le privilège d'être mis en face de ces besoins à un endroit, Panchgani, le

centre du Réarmement moral, où apparaît aussi un espoir de solution.

C'est un peu difficile pour un Suisse, qui a l'habitude de se mouvoir dans de petits problèmes, dans un petit jardin, de se trouver plongé dans ce pays. Chez nous, on a l'impression que les problèmes peuvent se résoudre en arrachant un peu de mauvaise herbe ici, et un peu de mauvaise herbe là. En Inde, on est submergé par des problèmes si vastes que cela dépasse les possibilités individuelles. On se sent une goutte d'eau dans un océan. D'où le besoin du regard de la foi, sinon on est perdu. Rien ne change tant que des hommes n'ont pas décidé, indépendamment les uns des autres, de faire ce qu'il faut pour résoudre des problèmes concrets. J'en ai vu de multiples exemples.

Oui, l'Inde a été pour moi un apprentissage de la foi. On y apprend à élargir son cœur et son esprit et à se rendre compte qu'aucune action entreprise chez nous n'est valable si on ne tient pas compte de l'existence de ces six cents millions d'Indiens. Ce que nous faisons n'a de valeur que si nous pensons à l'avenir de cette masse immense.

**Propos recueillis par
Daniel Mottu et Charles Piguet.**

Chypre : reprise de l'espoir



UNFICYP

Un vent d'espoir souffle à nouveau sur l'île de Chypre. En effet, deux rencontres successives ont eu lieu, depuis le début de l'année, entre l'archevêque Makarios, président de la République de Chypre, et M. Rauf Denktash (à droite sur notre photo), président de l'Etat fédéré turc de l'île. La deuxième de ces rencontres, le 12 février dernier, était présidée par Kurt Waldheim, de passage à Nicosie à l'issue de sa tournée au Proche-Orient.

Le secrétaire général des Nations Unies n'a pas manqué, lors de la conférence de presse qu'il a donnée au moment de son départ, de souligner qu'il régnait un nouvel état d'esprit à Chypre et que les premiers pas vers une solution avaient été franchis. M. Waldheim a également exprimé sa conviction que le climat prévalant actuellement à Chypre représentait un espoir pour les prochaines négociations de Vienne sur l'avenir de l'île.

Selon un observateur suisse résidant à Nicosie, il semble clair maintenant que

les deux parties en présence soient décidées à aboutir, même si l'on est encore assez éloigné d'un règlement final. Le ton a nettement changé dans les deux camps en particulier à la radio et à la télévision.

Il reste évidemment beaucoup à faire, selon cet observateur, pour guérir les maux dont souffrent les populations de l'île. « Treize ans de difficultés entre nos deux communautés, a déclaré M. Denktash, ne peuvent s'oublier d'un instant à l'autre. Il faut tenir compte des rancœurs, des haines, des désirs de revanche, que le temps aidera à guérir. » C'est là que réside la tâche principale de ceux qui ont été touchés par le Réarmement moral au cours des années écoulées : hommes et femmes de chaque communauté peuvent jeter des ponts, tendre la main, demander pardon. Pour beaucoup, Caux a été un point de départ et s'il a fallu bien des souffrances pour en arriver à ce qui se passe aujourd'hui, cela n'aura pas été complètement en vain.



Toujours près de vous.
Même à l'étranger !

winterthur
assurances

« Winterthur »
Société Suisse d'Assurances
General Guisan-Strasse 40
8401 Winterthur

Le sens de l'exil

Comment un peuple, un des plus développés qui soit et surtout un peuple doué d'une conscience nationale très vive, va-t-il réagir à la défaite, à l'exil, à l'anéantissement de ses ambitions ?

Quelles leçons peut-on tirer aujourd'hui d'événements qui se sont déroulés il y a vingt-cinq siècles quand on sait qu'il s'agit de l'exil du peuple juif à Babylone après sa défaite devant les armées chaldéennes du roi Nabuchodonosor ?

Tel est le sujet qu'aborde dans son dernier livre, *Le Peuple de Dieu dans la Nuit*¹, le père Eloi Leclerc.

Entremêlant avec talent le récit historique, le commentaire biblique et la réflexion personnelle, le père Leclerc entraîne son lecteur aux sources même de la foi, cette foi que les grands prophètes de l'époque ont su redonner au peuple d'Israël.

Eloi Leclerc décrit tout d'abord les exilés juifs assujettis à l'esclavage chaldéen, se lamentant sur la perte de Jérusalem, leur capitale, d'abord occupée, puis détruite, hésitant entre la révolte et la soumission, tournant le dos à un Dieu qui semble les avoir abandonnés. Dans un chapitre magnifique (*L'appel prophétique*), il évoque ensuite l'étonnante prophétie d'Ezéchiel qui, après avoir en un premier temps encouragé ses compatriotes à accepter l'esclavage et à s'installer dans l'exil, par un retournement inexplicable, leur trace une voie audacieuse : « Convertissez-vous et vivez. Faites-vous un cœur nouveau et un esprit nouveau. » De l'exil, doit jaillir une renaissance.

« Ces paroles sont un appel, écrit le père Leclerc, à un renouveau en profondeur. Elles renvoient l'homme au mystérieux pouvoir de renouvellement qui habite son propre cœur. Dans ce pouvoir réside une chance de salut, une grâce de résurrection, toujours offertes. A chacun de saisir cette chance et cette grâce. A chacun de se décider personnellement pour le renouveau ou le déclin, pour la vie ou pour la mort. Ce n'est pas la nation qui peut décider. Rien n'est décidé pour tous. Et rien non plus n'est décidé d'avance, une fois pour toutes. »

Une fois atteintes, dans l'exil et la destruction d'un rêve, les limites de ce qui est humainement supportable, les forces de changement peuvent à nouveau intervenir.

L'auteur poursuit son étude en s'attachant au cheminement parcouru alors par les exilés juifs aidés de leurs prophètes : retour à la promesse faite à leurs ancêtres Abraham et Jacob, retour aussi aux qualités profondes du cœur, à l'être authentique (« Je vous donnerai un cœur de chair », a dit Ezéchiel), acceptation du fait que leur destinée n'est pas forcément la gloire parmi les grands de ce monde, que Dieu ne peut être assimilé à une puissance politique, qu'au contraire il ne se manifeste qu'à un cœur brisé, à un peuple brisé. Découverte du libre arbitre de chaque être ; découverte aussi pour les exilés de Babylone de l'alliance nouvelle de Dieu avec son peuple, telle que la fait vivre Jérémie, l'autre grand prophète de l'exil (Jérémie 31, 31-34).

Une communauté universelle

On ne peut, tout au long de ces pages, manquer d'établir un parallèle avec le monde d'aujourd'hui, avec la recherche à laquelle se livrent tant d'hommes que ne satisfait pas une existence sans foi ni but. « Ce qui apparaît ici, sous une forme vagissante, note le père Leclerc, intéresse non seulement l'avenir d'Israël mais aussi celui de l'humanité tout entière. Ces hommes et ces femmes qui apprennent à vivre près de leur cœur effectuent, dans leur nuit, une percée à la fois vers l'intime et l'universel. Ce qu'ils entrevoient, c'est la vérité définitive de notre humanité. L'Alliance nouvelle révèle un ordre nouveau de relations non seulement entre l'homme et Dieu mais également entre les hommes. Elle est le principe d'une communauté universelle. »

Dans les derniers chapitres, l'auteur s'appuie sur les textes du second Isaïe qui fait vivre la figure étonnante du *serviteur*, préfiguration du personnage du Christ.

Autre prophétie fondamentale, indispensable à la croissance du peuple des

croissants : le changement ne viendra pas par un nouveau roi, par un conquérant victorieux et puissant, mais par un serviteur qui sera, lui aussi, broyé, qui connaîtra le pire des exils : la mort, mais d'où jaillira la vie nouvelle.

Par cette fresque audacieuse et vibrante, Eloi Leclerc aide à la compréhension historique de l'œuvre des grands prophètes juifs ; surtout il aide chaque croyant, à une époque sous bien des aspects très semblable à l'exil dans la Babylone de jadis, rutilante de matérialisme et dévouée à ses idoles, à retrouver et les raisons de sa foi et le chemin à suivre. *Le peuple de Dieu dans la nuit*, qui a le mérite de la brièveté et de la limpidité, est tout à la fois un livre d'histoire, une œuvre de moraliste et une grande source d'enrichissement spirituel.

« Aujourd'hui, écrit l'auteur dans sa conclusion, comme au temps de l'exil, le croyant est livré aux seules forces de son cœur ; il est renvoyé à l'essentielle nudité de l'homme. Il ne sait plus d'avance quelles sont les voies de Dieu.

» Dans ce dépouillement, la foi devient une aventure qui rejoint la grande aventure humaine. Elle n'est plus quelque chose de surajouté. Le croyant chemine avec les autres hommes : dans la même nuit. Lui aussi doit écouter les voix profondes du monde et se laisser interpeller par elles. Et c'est au niveau de ce cheminement humain qu'il est invité à entendre à nouveau la Parole et à découvrir les signes. » *Philippe Lasserre.*

JAPON (fin)

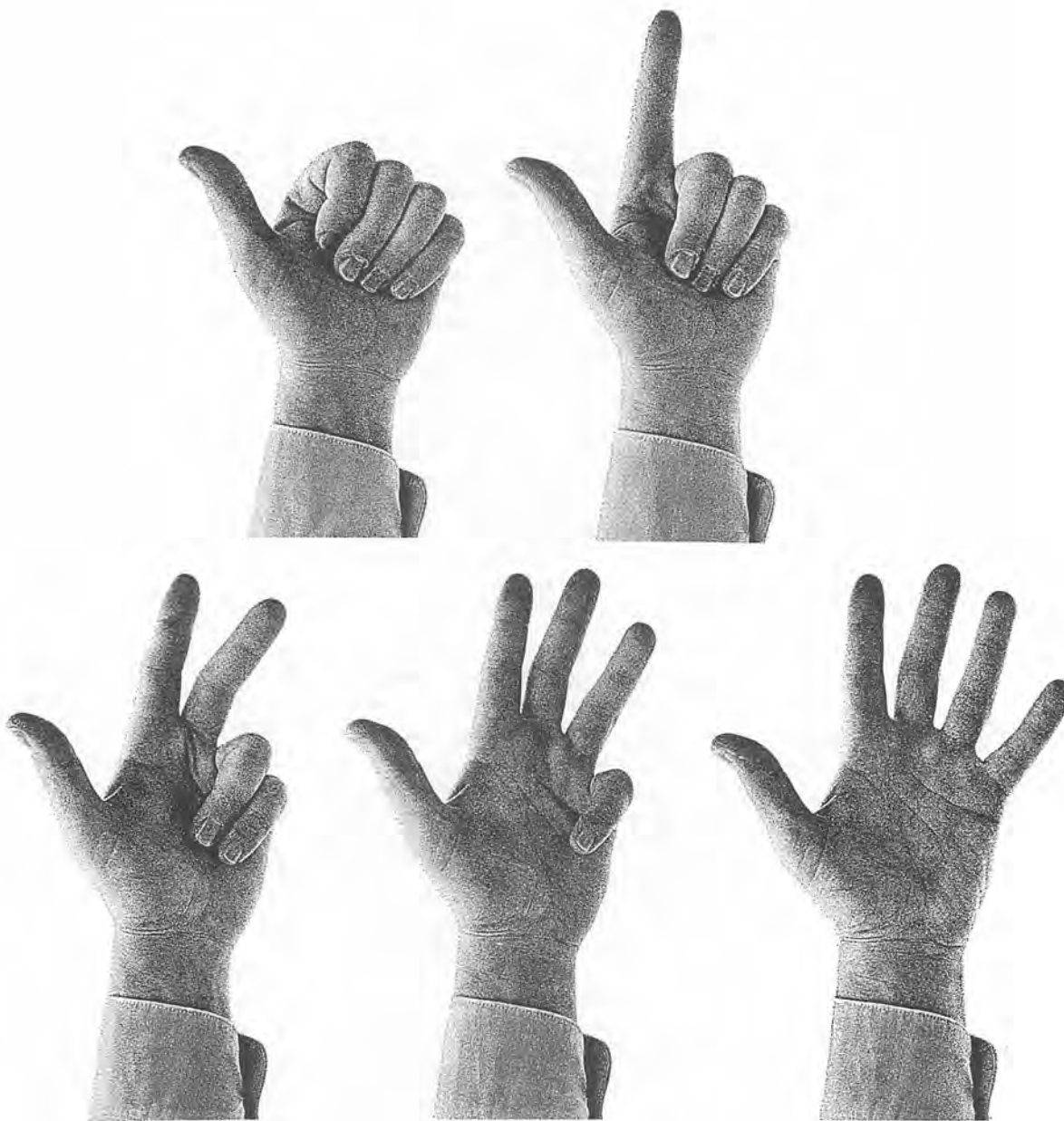
La condition indispensable d'un accord entre le Japon et l'Europe est la volonté de prendre la situation de l'autre en considération, d'agir en fonction de la justice et non de ce que chacun croit être son bon droit. Cela permettrait au Japon de sortir de son isolement.

L'Europe et le Japon se trouvent devant une tâche commune qui pourrait donner tout son sens à un accord, même au prix de sacrifices. Entre le Japon et l'Europe, géographiquement parlant, des millions de gens vivent dans la pauvreté. Nos nations riches arriveront-elles à unir leurs efforts et à améliorer les conditions de vie de ces multitudes ? C'est en s'attendant à une tâche aussi immense que l'on trouve l'unité la plus profonde. Ce n'est que devant les besoins gigantesques des pays en développement que nous verrons sous un juste éclairage les problèmes que cause la surproduction et que nous pourrions y remédier.

Jens Wilhelmsen.

¹ Ed. Franciscaines, 148 p., 15 FF.

**Et maintenant,
pour vous mettre dans la tête les noms
de nos 5 destinations en Amérique du Nord,
ayons recours à une bonne
vieille méthode.**



Swissair ne perd jamais de vue cet objectif: chacun de ses vols vers l'Amérique du Nord doit être pour chacun de ses passagers une chose inoubliable. Mais cela ne change rien à un certain fait: on oublie trop facilement le nom et le nombre des villes nord-américaines où Swissair atterrit. Au total, il y en a 5. En un mot: cinq. En toutes lettres: c-i-n-q.

Pour se mettre ça dans la tête, nul besoin d'horaire, d'agenda, de secrétaire ou de matière grise. Une main suffit: la droite ou la gauche. Et alors entre en jeu, pour parler le langage savant, une relation univoque. Voici ce que cela signifie en pratique: votre pouce, dès ce

moment, devrait vous faire penser au centre financier de New York. Votre index à Boston et à Paul Revere qui galopa pour prévenir les citoyens de l'attaque anglaise. Votre médium au Midwest-Center Chicago. Tandis que votre annulaire vous rappellerait les anneaux olympiques de Montréal. Pour finir, il ne vous resterait plus qu'à tendre votre petit doigt à Toronto.

Cette méthode si simple vous permettra de garder l'esprit libre pour les importants entretiens d'affaires que vous indique votre pouce, alias New York.

Swissair et votre agence de voyages IATA se feront un plaisir de vous fournir de plus amples renseignements

